

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Les vocations littéraires / Ch St-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 257-261

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les vocations littéraires

Pour les étudiants !

C'est un plaisir, pour l'écrivain frondeur, que de mettre à part une idée neuve et de se dire : « Ceci ne regarde pas la polémique. Je vais écrire une jolie page dans une revue que j'aime, et en pleine campagne, avec une tête bien reposée. »

Malheureusement, aux champs, en forêts, il arrive toujours la même chose. Au lieu de relire l'article qui vous a inspiré et que vous vous proposez gentiment de commenter, on lit ce que le dix-huitième siècle appelait le *Grand Livre de la Nature*

Ce Livre a bien des chapitres, c'est-à-dire bien des

chemins s'enfonçant dans les bois profonds ; il a bien des pages, c'est-à-dire bien des paysages tour à tour pittoresques ou sévères qui vous attirent et vous retiennent.

Et c'est ainsi que, tous les matins, nous retrouvons sur notre bureau, bien en évidence, pour rappeler à notre mémoire, oublieuse ou fatiguée, le numéro des *Echos de St-Maurice* du mois dernier.

Nous vous engageons à revoir l'appel qui est adressé aux âmes bien disposées et aux esprits ouverts aux idées généreuses ; d'abord, parce que très certainement vous renouvellerez votre abonnement, et c'est là une bonne œuvre ; puis, après cela, vous comprendrez mieux notre article de ce jour, auquel, d'ailleurs, beaucoup songent depuis longtemps.

Les *Echos* s'engagent charitablement à être les tuteurs gracieux des jeunes étudiants qui, frais émoulus ou non du baccalauréat, font leurs premières armes dans la littérature.

Cette excellente idée évoque chez le journaliste, qui a souffert pour arriver, pour être compris, tout un monde de souvenirs et de réflexions.

Pour nous, nous le déclarons sans ambages, nous ne croyons pas que ce sont les vocations littéraires, les missions d'écrivains qui manquent au sortir du collège. Et les *Echos* qui vivent dans ce milieu-là savent parfaitement qu'il y a un grand nombre d'étudiants dont le rêve serait de tenir une plume, d'écrire un article de journal, de ciseler une critique, de publier un roman qui passerait à la postérité.

Et on ne peut se défendre d'un profond étonnement lorsqu'on examine la situation littéraire où la Suisse française se trouve et qu'on compare sa médiocrité. Montrez-nous des auteurs goûtés et aimés, des journalistes pleins de verve et d'esprit, des poètes, à la rime enchanteresse, qui savent chanter la terre sans oublier le ciel.

C'est bien difficile.

Mais comment peut-on arriver à un semblable résultat

quand il y a de si bonnes dispositions à vingt ans, l'âge de l'enthousiasme et des nobles envolées ?

Les raisons en sont simples.

Nous connaissons plusieurs jeunes gens qui, après avoir été l'honneur de leurs classes s'essayèrent dans une revue ou un journal quelconque et qui, au bout de deux ou trois études, laissèrent tomber leur plume d'une main fatiguée, d'un cerveau découragé, pour entrer dans un bureau administratif ou suivre une carrière industrielle.

Il a manqué à ces jeunes gens-là, un maître, un homme de cœur, et la persévérance quand même.

On est trop dur pour les débutants. Et souvent, hélas ! les professeurs, au lieu d'étudier soigneusement le talent naissant, l'article paru, s'unissent aux critiques qui pensent que les gens dégoûtés sont les seuls gens de goût.

Ceci n'est pas une innocente fantaisie de l'esprit. Le mot est plus profond, plus réel encore qu'on ne puisse l'imaginer.

Il ne suffit pas, de nos jours, d'avoir du talent, ce talent fut-il extraordinaire, génial. Si un jeune veut percer, il doit cultiver l'actualité. Le télégraphe, le téléphone apportent sans cesse des nouvelles qu'il faut commenter. S'il s'agit d'une élection ou de la mort d'un personnage, il faut sur l'heure écrire un nombre de lignes qui varie suivant l'importance et qui peut devenir, pour une revue, un nombre de colonnes. S'il survient une nouvelle scientifique, il faut la vulgariser séance tenante. Et des milliers de juges sévères sont prêts à condamner l'auteur s'il commet une inexac-titude, s'il en dit trop ou n'en dit pas assez.

C'est le moment de rappeler le dicton : « Aux qualités qu'on exige d'un domestique, est-il beaucoup de maîtres qui seraient dignes d'être valets ? »

Assurément, les choses doivent être jugées. Mais est-il nécessaire que le censeur soit morose ou méchant ?

Est-il nécessaire de chercher absolument querelle à l'observation et à l'imagination du débutant ?

Nous ne le pensons pas. Combien il serait plus noble d'encourager les bonnes volontés, de guider la plume et le cerveau, osons paraphraser une parole auguste : « les jeunes sont le sel de l'avenir, et si vous mouillez trop le sel, il deviendra affadi, et, alors, avec quoi salera-t-on ?

Former des écrivains, c'est former des défenseurs de Dieu et de la Patrie. Il n'est pas indifférent au monde catholique que saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Descartes, Chateaubriand, de Maistre, Veillot aient ou n'aient pas écrit. N'est-ce pas la presse qui donne de l'esprit au genre humain ?

Ceci dit, il faut reconnaître pour être juste, que les jeunes se découragent trop vite, peut-être parce qu'ils n'ont pas la vocation littéraire bien assise. Ils voudraient tout de suite un salaire qui corresponde à leurs rêves, ils se fâchent si le directeur a dû faire des corrections intelligentes, si l'article n'a pas eu la place d'honneur et, surtout, s'il n'a pas été inséré.

Pauvres âmes naïves ! il faut, dans les lettres surtout, sucer le lait de la pauvreté et des tribulations, comme le dit Shakespeare, avant d'arriver au succès.

Mais que pèsent ces considérations, que pèsent les déboires, les dégoûts quand c'est pour Dieu, pour le Bien qu'on veut travailler l'opinion ?

Et la vocation littéraire doit être intimement liée à la question religieuse, qui est la plus grande des questions.

Lorsque la littérature apparaît seule, dégagée de l'idée de Dieu ou contre Dieu, c'est que le peuple se meurt et que le pays s'en va, qu'il n'y a plus rien.

On a vu que le jour où ce qui s'écrit est en opposition avec la doctrine divine, la littérature devient une misérable chose qui n'a jamais marqué que les décadences méprisables d'Athènes, de Rome, de Corinthe, de Florence et, aujourd'hui, de la très *doulce* France.

Nous ne sommes plus au temps regretté où il n'y

avait point de places pour les graves et troublants événements. On cultivait sa terre, on développait son commerce, sans qu'il fut indispensable de déchirer une bande de journal ou de couper un livre, afin de « savoir ».

A notre époque, tout le monde lit, et le livre comme le journal ont cessé d'être un instrument de la paix, un jouet, un amusement, une distraction aimable et intelligente au milieu des périodes calmes.

Ce sont des armes, les plus redoutables de toutes, qui, semblables aux faux des paysans, lesquelles, jadis, ne coupaient que les blés et les avoines peuplés de rouges coquelicots, servent maintenant à faucher les réputations, à faire voler le nom de Dieu en des phrases sublimes, ou en des blasphèmes ignobles.

Qu'était la presse autrefois ?

Rien.

Qu'est-elle aujourd'hui ?

Tout.

Dès lors, on comprend la nécessité inéluctable dans laquelle nous nous trouvons de former des journalistes, des écrivains, pour préparer la terre et la rendre propre à recevoir la graine.

Il n'y a pas d'oeuvre plus patriotique, plus belle, que celle qui consiste à disputer au siècle incrédule et mauvais, l'âme et l'esprit de nos populations catholiques.

CH. SAINT-MAURICE.